

Florence de Lussy

## L'IMAGE CHLOROPHYLLIENNE DE LA GRÂCE CHEZ SIMONE WEIL

**Abstract**

*“The Greeks were haunted by the idea of grace.” Simone Weil analyses this idea on the basis of the Greek word *charis* understood in the sense of gratuitous gift (with no reference to the sense proposed by the Hebrew language). Her taste for science and her inclination to link sensible realities and spiritual events through analogies bring her to compare the work of grace to the phenomenon of chlorophyll assimilation (or photosynthesis). In all her texts up to the last pages of *L'Enracinement*, she employs a powerful framework opposing Weightiness and Grace, and considers the notion of Grace in terms of the ascending energy that directs the growth of plants toward light.*

Lorsque Simone Weil, arrivée à Marseille, se tourne résolument et ouvertement vers la question religieuse, un long chemin se profile devant elle. Bien qu'attirée par le catholicisme et aimant les offices qui se déroulent dans les églises, elle éprouve des difficultés certaines à épouser les us et coutumes du monde religieux, le vocabulaire aussi. Sa manière de penser, les alliances d'images de sa vie intérieure, ne rencontrent pas les catégories familières au monde chrétien.

Il en va ainsi pour le mot et la notion de « grâce » dont elle se plut dans les années 30 à souligner l'ambiguïté tout en ajoutant que c'est là « le plus beau mot... » (OC VI.1, p. 89)<sup>1</sup>.

Son ignorance du monde hébraïque (son refus de le connaître, doit-on préciser) a pour conséquence l'élimination en ce qui concerne la notion de grâce de toutes les nuances qui, pour l'évoquer, font appel à plusieurs mots différents, à savoir les mots *ben* (montrer de la faveur pour quelqu'un), *hesed* (qui crée l'obligation de l'assistance réciproque), *emet* (solidité des engagements), *rahamim* (tendresse de cœur) et *sedeq* (justice inépuisable).

---

<sup>1</sup> Sigles utilisés :

- OC = S. WEIL, *Œuvres complètes*, sous la direction d'A.A. Devaux et F. de Lussy (puis de cette dernière seule), Gallimard, Paris 1988 ss. (sigle adopté : OC, suivi d'un numéro en romains pour le tome et d'une indication du volume à l'intérieur d'un même tome).
- OC VI.1 : *Cahiers (1933-septembre 1941)*, 1994 (Cahiers 1 à 3, avec 2 cahiers dits « inédits »).
- OC VI.2 : *Cahiers (septembre 1941-février 1942)*, 1997 (Cahiers 4 à 7).
- OC VI.3 : *Cahiers (février 1942-juin 1942)*, 2002 (Cahiers 8 à 12).
- OC VI.4 : *Cahiers (juillet 1942-juillet 1943)*, 2006 (Cahiers 13 à 17 et « Carnet de Londres »).
- OC IV.1 : *Écrits de Marseille. I. Philosophie, science, religion, questions politiques et sociales*, 2008.
- OC IV.2 : *Écrits de Marseille. II. Grèce-Inde-Occitanie*, 2009.

Tout son amour se portant vers l'hellénisme et donc la langue grecque, c'est la *charis* grecque qu'elle interroge. Des deux sens principaux que véhicule ce terme, on choisit *ici* celui de don gratuit, aux dépens de celui de charme (séduction ravissement, rapt) dont Simone Weil fit aussi un ample usage (complémentaire du premier) via le mythe de Proserpine<sup>2</sup>.

Pour comprendre les raisons de l'usage que la philosophe fit de ce terme de chlorophylle, emprunté à la science biologique, on examinera trois points : Tout d'abord, ce qui tombe sous l'évidence, à savoir l'intérêt pour cette science; en second lieu, on passera en revue les images et mythes platoniciens qui ont concouru à l'émergence de cette image biologique. Enfin on abordera ce que j'aimerais appeler le grand jeu analogique auquel se prêta avec tant de virtuosité tout au long de ses écrits Simone Weil.

### 1. *Les recherches de Simone Weil relatives à la thermodynamique et à la biologie*

Pour remonter à la toute première source de cette image de la chlorophylle, il faut interroger la notion et le principe d'entropie eux-mêmes engendrés par le deuxième principe de la thermodynamique, appelé aussi principe de Carnot, lequel établit l'irréversibilité des phénomènes physiques, en particulier lors des échanges thermiques. Dans le langage usuel, l'entropie est assimilée à la notion de désordre qui ne peut que croître au cours d'une transformation réelle. Le manuel de Max Planck, *Leçons de thermodynamique* (traduction française par R. Chevassus, Paris, A. Hermann et fils, 1913), présente les nombreuses généralisations et formulations qui se sont succédé. Or non seulement Simone Weil connaissait l'existence de l'ouvrage mais elle l'a longuement étudié et annoté dans son exemplaire personnel<sup>3</sup>. On en a la preuve dans le Cahier 5 de la série des *Cahiers*, qui est très largement consacré à des notes de lectures d'ouvrages de science. Ce cahier témoigne de lectures approfondies qui ne s'épargne pas la reconstitution des processus et la reproduction des formules-clés.

Simone Weil y énonce – en raccourci – ce phénomène de l'entropie dans ces quelques lignes :

« Entropie, distance au repos définitif.

Deuxième principe : dans un système clos, tout changement rapproche du repos définitif. » (OC VI.3, p. 189).

---

<sup>2</sup> *Charis* possède un troisième sens : « reconnaissance, gratitude » auquel S. Weil n'accorde pas d'attention particulière.

<sup>3</sup> Voir OC VI.2, p. 229-233. Tout ce travail a comme point de départ la parution en 1941 de la traduction française de l'ouvrage de Planck, *Initiations à la physique* (Flammarion, Paris), qui a suscité chez S. Weil un grand « coup de colère » contre l'affaire des quanta, lequel se concrétisa dans deux grands textes : l'un, *La science et nous*, dont elle suspendit la rédaction après avoir couvert de son écriture serrée de longues et hautes pages ; l'autre, *Réflexions à propos de la théorie des quanta*, qui ne fut publiée qu'en décembre 1942 aux *Cahiers du Sud*. Rappelons que S. Weil a pu avoir connaissance de ces *Leçons* lorsqu'elle a préparé en 1929-1930 (l'année du Diplôme d'études supérieures) le certificat de S.P.C.N. (Sciences physiques, Chimiques et naturelles), un certificat de sciences étant alors nécessaire pour pouvoir s'inscrire au concours de l'agrégation de philosophie.

C'est précisément en méditant cette tendance à l'irréversibilité dans les échanges thermiques que Simone Weil pose, avec une intensité rare (elle prend soin d'encadrer le paragraphe) la question de la validité de ce principe dans le domaine de la biologie :

« Trouver quelqu'un qui puisse me dire si le second principe de la thermodynamique est regardé comme valable en biologie ? » (OC VI.2, p. 205).

Sans attendre la réponse, elle cherche à se documenter<sup>4</sup> et se plonge dans les ouvrages disponibles à la Bibliothèque municipale de Marseille où elle a pu les consulter. Les pages 221 à 225 du volume 2 des *Cahiers* qui sont truffés de notes de lecture avec transcription des formules des réactions chimiques, permettent de repérer les ouvrages utilisés. Il s'agit tout d'abord d'un *Précis de biologie végétale* (Masson et Cie, Paris 1937), dû à A. Guillermond et G. Mangenot, lequel fut le manuel de base jusqu'à la guerre des candidats au «Certificat d'études physiques, chimiques, et biologiques et à la licence ès sciences». Par ailleurs Simone Weil a utilisé le cours photocopié de *Biologie générale-Biologie végétale* professé par Henri Prat, maître de conférences à la faculté des Sciences de Marseille en 1940.

Quelle est l'intuition qui guide Simone Weil dans ses exercices menés avec opiniâtreté pour tenter de comprendre le mécanisme complexe de l'assimilation chlorophyllienne ? Cette intuition qui traverse toute son œuvre et qu'elle proclame avec assurance est celle de l'analogie qu'elle lit entre les phénomènes du monde sensible et les vérités divines; sans aller jusqu'à évoquer une interdépendance du profane et du spirituel – où l'on peut lire quelque chose qui répondrait chez elle à un penchant profond –, on pourrait ici user du mot interférence.

Cependant, analysant le mythe de l'âme ailée dans le *Phèdre* de Platon, dans le cycle de conférences qu'elle donna à Marseille dans le couvent des Dominicains à la fin de 1941 et au début de 1942, elle pose avec la plus grande netteté un principe de quasi équivalence qui, selon elle, va bien au-delà d'un système d'images :

« Ce n'est pas là simplement une image, c'est réellement un essai de théorie psycho-physiologique des phénomènes qui accompagnent la grâce. La grâce vient d'en haut, mais elle tombe dans un être qui a une nature psychologique et physique, et il n'y a aucune raison de ne pas rendre compte de ce qui se produit dans cette nature au contact de la grâce. » (OC IV.2, p. 115).

Simone Weil a beau dire que l'âme ailée du *Phèdre* n'est pas « simplement » une image, c'en est quand même une. On surprend ici un « dérapage » de la philosophe dont il serait possible de dérouler les raisons à partir des influences subies, mais qu'il n'y a pas lieu de développer ici.

Le mécanisme de l'assimilation chlorophyllienne (ou photosynthèse) la retient tout spécialement, car elle y voit une traduction dans le domaine des réalités physiques de l'action de la grâce dans celui des réalités spirituelles. Ce qui lui permet d'affirmer en une

---

<sup>4</sup> Ainsi il est plus que probable qu'elle ait enquêté auprès de la Société des Études philosophiques de Marseille dont elle suivait assidûment les conférences. Henri Prat était membre de cette société.

de ces formules éclatantes dont elle a le secret que « la grâce est notre chlorophylle ». (OC VI.3, p. 44).

Enfin – et cela nous permet de retrouver le second principe de la loi de Carnot, à savoir le phénomène de l'entropie –, Simone Weil voit dans le mécanisme complexe de l'assimilation chlorophyllienne la seule chose qui constitue une force antagoniste à la pesanteur. Plus précisément, l'énergie chlorophyllienne est à la base du principe d'une *énergie ascendante* susceptible de contrebalancer l'effet de la pesanteur. Simone Weil ne cessera d'opposer ces deux forces dans ses écrits – et cela jusqu'à la fin, comme nous le verrons.

Déjà, dans le Cahier 5 (OC VI.2, p. 205), elle est en mesure d'écrire : « Toute énergie sur cette terre vient du soleil, sauf la pesanteur. Tout est combinaison d'énergie solaire et de pesanteur. » Ce propos est repris avec force dans le Cahier 9 (OC VI.3, p. 237), et très éloquemment :

« Il n'y a ici-bas, dans l'univers sensible, que deux forces : la pesanteur d'une part, et d'autre part toutes les énergies qui nous permettent de contrebalancer la pesanteur, et qui toutes [...] procèdent du soleil, c'est-à-dire de la même source que la lumière [...].

L'ordre du monde est une balance entre ces deux forces. »

Ces notations du journal d'une pensée sont développées dans un article rédigé à la fin du séjour de Marseille, en mars 1942, intitulé *Condition première d'un travail non servile*, qui était destiné à la revue *Économie et humanisme*. Ce texte à visée pédagogique donne la plus grande clarté à l'argumentaire qui est déroulé comme suit :

« Le soleil et la sève végétale parlent continuellement, dans les champs, de ce qu'il y a de plus grand au monde. Nous ne vivons pas d'autre chose que d'énergie solaire. [...] Elle est peut-être, sous des formes diverses, la seule chose dans l'univers qui constitue une force antagoniste à la pesanteur ; c'est elle qui monte dans les arbres, qui par nos bras soulève des fardeaux, qui meut nos moteurs. Elle procède d'une source inaccessible et dont nous ne pouvons pas nous rapprocher même d'un pas. Elle descend continuellement sur nous. Mais quoiqu'elle nous baigne perpétuellement nous ne pouvons la capter. Seul le principe végétal de la chlorophylle peut la capter en nous et en faire notre nourriture. »<sup>5</sup> (OC IV.1, p. 424-5).

Ainsi Simone Weil a-t-elle défini puissamment les deux grands principes qui régissent chez elle le domaine de l'éthique et du religieux, à savoir la pesanteur et la grâce. En donnant ce titre aux pensées et adages qu'il a extraits des *Cahiers* que Simone Weil lui avait confié au moment de son départ pour les USA, les regroupant en un petit livre qui a connu une large fortune, Gustave Thibon a vu juste. *Tout se joue entre ces deux forces*.

---

<sup>5</sup> S. Weil reprendra peu après ce développement, dans des termes très voisins, dans les pages de *Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu* ; mais le message est alors à consonance morale, la pesanteur étant mise en lien avec l'attachement charnel. Voir OC IV.1, p. 283 : « La seule puissance capable de vaincre la pesanteur est l'énergie solaire. [...] Elle est l'image de la grâce, qui descend s'ensevelir dans les ténèbres de nos âmes mauvaises et y constitue la seule source d'énergie qui fasse contrepoids à la pesanteur morale, à la tendance au mal. »

## 2. Platon, le grand modèle – Prégnance des images et des mythes platoniciens

Cette interrogation fortement soulignée de la spécificité du processus chlorophyllien, qui peut étonner certains de ses commentateurs, repose chez Simone Weil sur une méditation des textes de l'antiquité grecque, ceux de Platon en premier lieu. Outre le fait qu'elle redécouvre le *Timée*, couvrant son exemplaire (qui lui a été envoyé de Paris) d'annotations et de traductions de son cru, elle fait un large usage des grands textes platoniciens en vue des conférences qu'elle s'apprête à faire au couvent des Dominicains à l'instigation du père Perrin.

Comme on peut s'y attendre, Simone Weil part de l'équivalence que Platon pose entre le soleil et l'idée du Bien développée dans la *République* (507b-509b) : « Ce que le Bien est dans le milieu intelligible, le soleil l'est dans le milieu visible par rapport à la vue et aux objets visibles<sup>6</sup>. » (507c). Néanmoins, il convient de compléter cette image avec une séquence prise plus loin (509b) : « le soleil donne aux objets visibles non seulement la faculté d'être vus, mais aussi la genèse, la croissance et la nourriture [...] ». L'analogie n'est d'ailleurs pas parfaite, puisqu'on ne retrouve dans les objets connaissables ni croissance ni nourriture : c'est en prenant au pied de la lettre la première branche de l'analogie que Simone Weil peut interpréter la seconde comme une métaphore énergétique.

Une autre image platonicienne a fortement retenu l'attention de Simone Weil : celle de l'homme assimilé à une plante dont la racine plonge dans le ciel (*Intuitions pré-chrétiennes*, OC IV.2, p. 174). Elle a redécouvert cette image dans le *Timée* dont elle a repris l'étude attentive à la fin de l'année 1941 : « nous sommes une plante non terrestre mais céleste » (90a) ; et en a fait un usage remarquable dans le premier texte de ses mois londoniens, *La Personne et le Sacré*. Dans la première esquisse de ces pages qui porte dans la marge le croquis explicite d'un arbre aux racines tournées vers le ciel, elle s'exprime ainsi : « Un chêne ne pousserait de puissantes racines si les feuilles n'étaient montées par la lumière du soleil. Le ciel lui verse l'énergie nécessaire pour s'enraciner dans la terre. » (Inédit). La version connue de ce texte donne l'énoncé suivant : « Seule la lumière qui tombe continuellement du ciel fournit à un arbre l'énergie nécessaire qui enfonce profondément dans la terre les puissantes racines. L'arbre est en vérité enraciné dans le ciel. »<sup>7</sup>

## 3. Une quête spirituelle – Le grand jeu analogique

Énergie descendante ; énergie ascendante. Ce double principe dont Simone Weil a découvert l'application la plus évidente, la plus forte et la plus concrète dans le mécanisme de l'assimilation chlorophyllienne, via la relecture et la méditation des grandes allégories platoniciennes, constitue, certes, pour la philosophe une voie d'accès privilégiée aux réalités surnaturelles. Il reste que, ayant bénéficié de la grâce (c'est là le

<sup>6</sup> Traduction de S. Weil dans *Dieu dans Platon* : « le bien est dans le monde intelligible [*corr. en* : spirituel (*noëtos*)] à l'intelligence [*corr. en* : l'esprit] et aux objets de l'intelligence [*corr. en* : choses spirituelles (*vooumena*)], ce qu'est le soleil dans le monde visible à la vue et aux choses qu'on voit. » (OC IV.2, p. 89).

<sup>7</sup> Voir S. WEIL, *Écrits de Londres et dernières lettres*, Gallimard, Paris 1957, p. 29-30.

mot exact !) d'authentiques rencontres à caractère mystique, Simone Weil demeure d'une certaine façon une catéchumène et, à ce titre, interroge avec assiduité les Écritures. Texte majeur pour elle et pierre de fondation de sa quête, l'adage fameux de la *Seconde lettre aux Corinthiens* de Paul : « *to pneuma zōopoiei* » (3,6), qui se traduit ordinairement par l'expression « l'Esprit vivifie » (par opposition à la « lettre »)<sup>8</sup>.

### 3.1. *Le Christ médiateur.*

Cependant, avant de nous pencher sur les spécificités de ce vocabulaire, il nous faut revenir au mystère de l'assimilation chlorophyllienne selon son processus opératoire propre. Car s'il s'agit là d'une *synthèse* dont on n'a pas encore percé tous les secrets, on sait que les feuilles de l'arbre se nourrit de la lumière en absorbant du CO<sub>2</sub> et en rejetant dans l'atmosphère de l'oxygène<sup>9</sup>. Cette photosynthèse – dont l'appellation est assez révélatrice en elle-même – se réalise selon un mode opératoire complexe mais précis pour lequel Simone Weil use du mot « vertu » (au sens de puissance énergétique). Cette vertu chlorophyllienne, seule, est apte à *capter* l'énergie solaire.

Dans cet extrait de *Condition première d'un travail non servile* que nous avons cité plus haut, relatif à l'énergie solaire qui descend continuellement sur nous mais que nous ne pouvons pas capter (« Seul le principe végétal de la chlorophylle peut la capter pour nous et en faire notre nourriture »), l'important se trouve dans la dernière phrase du paragraphe : « Tout le travail du paysan consiste à soigner et à servir cette vertu végétale qui est une *parfaite image du Christ*. »<sup>10</sup> (Notre soulignement).

Ainsi est mise en valeur cette notion de Christ médiateur, au sein de laquelle le Christ est *l'opérateur* de cette transmutation complexe, laquelle se voit confirmée dans le Cahier 9 dans un raccourci saisissant : « La chlorophylle est aussi une image de la médiation. » (OC VI.3, p. 237). Cette grâce, au sens de don absolument gratuit qu'est l'énergie solaire descendant sur nous, est captée par la médiation de la vertu chlorophyllienne. C'est là une grâce au second degré ; ce que Simone Weil exprime dans les notes du Cahier 10 : « La chlorophylle est l'intermédiaire entre l'énergie solaire et nous ». Et, un peu plus loin (p. 253), on peut lire ceci : « Nous ne pouvons capter l'énergie solaire. C'est elle qui d'elle-même se transforme, prend une forme telle que nous puissions la saisir. C'est une grâce. Nous ne pouvons que disposer les choses pour qu'elle y descende. Nous ne faisons rien. ».

---

<sup>8</sup> S. Weil a pris l'habitude, en excellente helléniste qu'elle était, et parce que le grec était la langue de Paul, d'utiliser le *Novum Testamentum graece et latine*, éd. Erwin Nestle (Privileg. Württ. Bibelanstalt, Stuttgart 1937<sup>12</sup>) dont elle avait fait l'acquisition à Marseille.

<sup>9</sup> Dans le Cahier 10, S. Weil donne quelques précisions sur le processus chimique qui intervient dans la photosynthèse : « L'énergie solaire entre dans les végétaux sous la forme du passage du couple eau-carbone au sucre [etc.] » (OC VI.3, p. 272).

<sup>10</sup> S. Weil va reprendre quelques semaines plus tard dans les *Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu*, mais en quittant le ton pédagogique du premier texte, la même analyse qui conclut au même rapprochement avec le Christ médiateur : « Comme le soleil est image de Dieu, de même la sève végétale qui capte l'énergie solaire, qui fait monter les plantes et les arbres tout droit contre la pesanteur, qui s'offre à nous pour être broyée et détruite en nous et entretenir notre vie, cette sève est une image du Fils, du Médiateur. Tout le travail du cultivateur consiste à servir cette image. » (OC IV.1, p. 284).

Enfin, on retrouve la même image de la médiation, mais sous un énoncé un peu différent, dans les *Intuitions pré-chrétiennes*, au sein d'un commentaire du rôle de l'Amour dans *Le Banquet* de Platon : « La propriété de la chlorophylle de capter l'énergie solaire est aussi une image de la fonction médiatrice de l'Amour divin. » (OC IV.2, p. 201).

### 3.2. La grande synthèse touchant la « vertu chlorophyllienne » de la grâce.

Une longue note de synthèse ouvre le Cahier 8. Du moins Simone Weil a-t-elle réuni sur le contreplat de ce cahier les réflexions accumulées au long des premières pages. Elle l'a intitulée *Baptême*<sup>11</sup> ; et, en effet, cette synthèse est le fruit d'une transposition – selon le mode d'un processus scientifique et avec le vocabulaire dont usent les chercheurs dans le domaine de la biologie végétale – de l'entretien de Jésus avec Nicodème dans l'Évangile de *Jean* 3,1-8, dont nous extrayons ce paragraphe :

« Personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit<sup>12</sup> ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair n'est que chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne sois pas étonné si je t'ai dit qu'il vous faut renaître. Le vent souffle où il veut : tu entends le bruit qu'il fait, mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né du souffle de l'Esprit. »

Tout a été réuni par Simone Weil dans cette longue note de synthèse qui mériteraient de longs commentaires et où elle fait jouer – brillamment – les analogies multiples que permettait le vocabulaire des anciens Grecs selon diverses strates de sens qu'elle prend soin de déployer.

« Eau et esprit ? *Pneuma*, c'est l'énergie naturelle ou surnaturelle (en ce cas le Saint-Esprit). La sève végétale, synthèse de l'eau et de l'énergie ignée du soleil, par la vertu chlorophyllienne, entre en nous et devient sang. (*Timée*<sup>13</sup>). (Parenté du vin et du sang.) Les Hébreux pensaient que le sang est la vie. Nous devons d'une certaine manière – très difficile à apercevoir clairement – décomposer la vie en nous, mourir, redevenir eau. Ou plutôt nous devons comprendre de toute notre âme que la vie en nous est morte au regard du surnaturel. Savoir que sur le plan surnaturel, nous n'avons pas en nous du sang, mais seulement de l'eau. Quand nous le savons de toute notre âme et que nous désirons la lumière du Soleil de la pensée, alors l'analogue surnaturel de la vertu chlorophyllienne apparaît en nous, et l'énergie surnaturelle, qui descend du Soleil spirituel, s'unit grâce à elle avec l'eau qui nous constitue pour former une vie nouvelle, un autre sang. C'est là le sens de la parole : « Quiconque n'est pas engendré à partir de l'eau et du *pneuma*. » Et c'est là le sens du baptême. »

Simone Weil considéra qu'elle devait conserver à portée de main cette synthèse qui était le fruit de longues recherches. Aussi, lorsqu'elle prit la décision, au moment de quitter la France, de confier à Gustave Thibon ses *Cahiers* (Cahiers 2 à 11), elle prit soin au sein du cahier entamé (Cahier 12) de recopier cette page en ne conservant que ses traits essentiels (sans faire mention du baptême), et – chose importante pour notre présentation – en précisant que le processus de photosynthèse est une *grâce* :

<sup>11</sup> Ce baptême dont on sait qu'il fut un sujet d'infinies discussions entre elle et le père Perrin et qu'elle ne se résolut pas à recevoir.

<sup>12</sup> Que S. Weil traduit ainsi : « Quiconque n'est pas engendré à partir de l'eau, et du *pneuma* » ; ou, juste après : « Si quelqu'un n'est pas engendré (d'en haut) à partir de l'eau et de l'esprit. » (OC VI.3, p. 42 et 43).

<sup>13</sup> Voir PLATON, *Timée*, 77c-79a ; 80d-81b.

« – *ex hvdatos kai pneumatatos* – à partir de (composition). La sève végétale, synthèse de l'eau et de l'énergie ignée du soleil par la vertu chlorophyllienne, entre en nous et devient sang (*Timée*). Les Hébreux pensaient que le sang est la vie. Nous devons décomposer la synthèse, décomposer la vie ne nous, mourir, redevenir eau. L'énergie surnaturelle se combine alors avec cette eau par la vertu chlorophyllienne de la grâce pour constituer une vie surnaturelle. » (OC VI.3, p. 383).

### 3.3. *Le grand jeu analogique.*

La grande synthèse du Cahier 8 fait jouer – on le voit – toutes les parentés, c'est-à-dire les analogies, d'un vocabulaire qui était familier à Simone Weil mais dont elle cherchait les clés ultimes. Nous avons vu le grand cas quelle fait de l'idée platonicienne du Soleil qui est l'équivalent du Bien (au-delà d'une simple image). La philosophe renforce l'image en la triplant, pourrait-on dire : « Nous désirons la lumière du Soleil de la pensée. »

Mais elle veut faire entrer dans le grand jeu des analogies les images dont usent Héraclite ainsi que les Stoïciens « qui procédaient d'Héraclite », écrit-elle (OC IV.2, p. 145). Elle a redécouvert Héraclite dans les *Fragments der Vorsokratiker* d'Hermann Diels dont elle possédait un exemplaire. Elle traduit quasiment l'intégralité des fragments et réunit quelques réflexions à ce sujet sur une feuille séparée, les intitulant *Dieu dans Héraclite* (OC IV.2, p. 144-146). Nous en extrayons ces quelques lignes :

« Feu en trois sens reliés par l'analogie :

*Feu* comme élément ; la flamme, du bois qui brûle.

*L'énergie* dans tous les phénomènes (au sens moderne).

Feu divin, transcendant ; la foudre, qui n'est pas ici-bas, qui tombe du ciel. » (OC IV 2, 144).

Puis elle passe aux Stoïciens :

« Les Stoïciens, qui procédaient d'Héraclite, avaient encore un autre nom pour le feu au sens de l'énergie. Ils le nommaient le souffle, *pneuma*. Ils disaient que le souffle soutient le monde. Ils entendaient par là l'énergie, exactement au sens de la science moderne, l'énergie à ses différents niveaux. Au niveau le plus élevé, elle est l'énergie surnaturelle par laquelle se définit l'inspiration. Ils donnaient aussi ce nom de souffle, de *pneuma* au feu divin. Vraisemblablement ce mot de souffle était aussi synonyme du feu au 3<sup>e</sup> sens. »

Suit alors la traduction des vers 7-13 de l'*Hymne à Zeus* de Cléanthe : « La chose à double tranchant, la chose de feu, l'éternel vivant, la foudre<sup>14</sup>. » (v. 10).

Cette analyse est reprise plus sobriement dans le Cahier 8, mais la volonté de souligner la proximité avec le vocabulaire scientifique et aussi avec celui des Évangiles est ici affirmée :

« Le *pneuma* chez les Stoïciens, qui procèdent d'Héraclite, c'est l'énergie (au sens où nous employons ce mot dans la science, physique ou psychologique), dont l'image dans leur pensée était le feu.

---

<sup>14</sup> Sur l'équivalence de la foudre et du *pneuma*, voir des notes sur Cléanthe rédigées à Londres (OC IV.2, p. 323-324) : « Les Stoïciens nommaient *pneuma* l'énergie ignée qui selon eux sous-tend la nature. La foudre est la forme céleste, transcendante de cette énergie. Ce qui établit à travers eux une filiation entre les textes d'Héraclite et ceux du Nouveau testament. » (p. 324).

L'énergie surnaturelle, c'est l'Esprit, dont l'image dans l'Évangile est le feu. La foudre et le feu sont dans Héraclite les images du Saint-Esprit.

Dans le vocabulaire des anciens, *pneuma* est aussi l'énergie vitale chez les vivants, la même chose qu'*anima*. » (OC VI 3, p. 43).

Simone Weil est consciente de l'imbroglio où peut conduire l'usage inconsidéré (et donc superficiel) de ces entrecroisements d'images, et elle le dit au feuillet 6 de ce même cahier :

« Idées de Platon, feu d'Héraclite, etc. Les anciens avaient une manière d'employer les mêmes mots à différents niveaux par transposition analogique qui brouille tout si on ne la reconnaît pas. » (OC VI.3, p. 46).

Il reste qu'elle ne put s'en maintenir là et poursuivit plus avant sur ce mode de transposition analogique qu'elle savait être son don particulier, allant jusqu'à s'engouffrer avec une audace extrême là où ne l'attend pas. Si on regarde de près les feuillets du Cahier 11 où elle cite, traduit et commente les pages de la fin du *Timée* (essentiellement la séquence 90a-91), on ne peut qu'être frappé par l'assurance dont elle fait preuve, exultant à l'idée d'avoir découvert la « doctrine cachée » du dialogue fameux, à savoir la doctrine de la semence. Selon elle, chez les anciens, il y a synonymie entre les mots « sève » et « semence ».

Dans le *Timée*, la colonne vertébrale est assimilée à un arbre, l'arbre du bien et du mal, l'arbre de vie. L'un et l'autre à la fois. « La semence surnaturelle est en nous un être vivant autre que nous, un être vivant, un médiateur [...]. Il est la charité, l'organe de l'amour surnaturel. » Cette semence peut retomber au bas de la colonne vertébrale, où réside l'âme végétale, et violenter la volonté. (Voir OC VI.3, p. 333 et 336-337). On retrouve donc là ce double mouvement de la Grâce et de la Pesanteur qui informe toute la réflexion de Simone Weil dans le domaine de l'éthique.

Un autre développement – relatif, cette fois, à la pensée indienne – entre dans la même « logique » de transposition. « Les Hindous faisaient de la respiration un art sacré, comme pour nous la nourriture dans la communion. » (OC VI.3, p. 272). Simone Weil reprendra cette idée à Londres au sein d'une série d'extraits d'*Upanishads* qu'elle avait choisis à l'intention du père Perrin (et qu'elle recopie à Londres). Il s'agit ici d'un extrait de la *Bhrad-âranyaka-Upanishad*, I, 5, 21-23, qu'elle intitule *Texte relatif au yoga respiratoire*. Le commentaire qui l'accompagne mérite d'être cité. On y retrouve l'intégralité de la chaîne des images, indéfiniment mariées et entrecroisées, que l'on a évoquées ici.

« N.B. Les mots traduits ici par souffle et Vent sont équivalents au mot grec que nous traduisons par Esprit, c'est-à-dire *pneuma*. *Pneuma* est un souffle igné, et c'est l'équivalent antique de la notion scientifique moderne d'énergie. L'air de la respiration était regardé comme un souffle igné. Les anciens savaient que la respiration est une combustion et par suite fournit de l'énergie. Ils disaient aussi que la semence mâle dans la génération est un *pneuma*, ce qui explique *pneuma zôopoion*<sup>15</sup>, l'Esprit créateur de vie – *vivificans*<sup>16</sup> –. Héraclite exprimait la notion d'énergie par le mot feu, non par celui de *pneuma*. »<sup>17</sup>

<sup>15</sup> Ici le verbe *zôopoiein* est au participe neutre.

<sup>16</sup> Selon la formule du *Credo* du rite romain.

À quelques semaines de sa mort, dans le « carnet de Londres » (= Cahier 18) (OC VI.4, 379), Simone Weil effectua ces mêmes rapprochements, en se raccordant à la même source : « Le yoga respiratoire authentique repose sûrement sur la conception du *pneuma*. C'est lui qu'on nomme souffle vital. [Etc.]»

L'image de la chlorophylle reliée à celle de la grâce recelait pour Simone Weil une telle importance qu'elle ne quitta plus son esprit. On la retrouve dans un cahier de New York énoncée en un raccourci saisissant :

« L'arbre de vie, c'est l'axe des pôles dont les fruits sont les astres.  
Qui mange la lumière vivra.  
Si nous avons de la chlorophylle, nous nous nourririons de lumière, comme les arbres.  
Le Christ en tient lieu. » (OC VI.4, p. 328).

Songons enfin que l'essai de *L'Enracinement* porte à son comble ce schéma puissant. Outre le fait que Simone Weil reprend une nouvelle fois le « merveilleux circuit » (décrit dans le texte *Condition première d'un travail non servile*) qui, de l'énergie solaire et descendu dans les plantes, est fixé par la chlorophylle, puis entre dans l'homme, elle conclut l'immense manuscrit par un éloge que l'on pourrait qualifier d'exalté s'il ne touchait au sublime, de la notion d'énergie qu'elle met au centre de tout :

« Tout phénomène est une modification de la distribution de l'énergie, et par suite est déterminé par les lois de l'énergie. Mais il y a plusieurs espèces d'énergies, et elles sont disposées dans un ordre hiérarchique. La force mécanique, pesanteur ou gravitation au sens de Newton, qui nous fait continuellement sentir sa contrainte, n'est pas l'espèce la plus élevée. La lumière impalpable et sans poids est une énergie qui fait monter malgré la pesanteur les arbres et les tiges des blés. Nous la mangeons dans les blés et les fruits, et sa présence en nous nous donne la force de nous tenir debout et de travailler. »<sup>18</sup>

Aussi a-t-elle pu ajouter à la page suivante (p. 345) : « Ainsi ce n'est pas seulement la mathématique ; c'est la science entière qui, sans que nous songions à le remarquer, est un miroir symbolique des vérités surnaturelles. » Avec l'image de l'assimilation chlorophyllienne nous dépassons le statut premier de l'image. Nous touchons le réel.

#### 3.4. *Qu'en est-il de l'autre sens du vocable grec charis ?*

Pourquoi en effet Simone Weil a-t-elle pris soin de distinguer les deux sens principaux du vocable *charis* ? Nous pouvons de plus nous étonner de ce que l'autre sens de ce mot (du moins le second sens que Simone Weil a privilégié...) demeure étranger à notre

---

<sup>17</sup> Elle continue en émettant une hypothèse, cette fois excessive, sinon aventureuse, comme il lui arrive parfois (sinon souvent !) : « Il se pourrait donc que le mot de *pneuma* employé par les Stoïciens et transmis par eux au christianisme (en même temps que *logos*) fût la marque d'une influence directe de la doctrine hindoue ? Non pas bouddhiste, mais hindoue. » (OC IV.2, p. 636).

<sup>18</sup> Voir S. WEIL, *L'Enracinement*, Flammarion, Paris 2014, p. 153 et 344.

étude<sup>19</sup>. La raison de ce silence est aisée à expliquer. La « grâce » au second sens, à savoir celui de « rapt, « ravissement », « charme » (au sens courant qu'il a pris dans la langue française) n'intervient que dans la relation de Dieu et de l'homme, plus précisément dans la « quête de l'homme par Dieu », telle qu'elle est présentée au début des *Intuitions pré-chrétiennes* (OC IV.2, p. 150).

« L'opération de la grâce »<sup>20</sup>, un des sous-titre utilisés dans ces premières pages (*ibidem*, p. 160) passe par un stratagème de Dieu, un piège (*ibidem*, p. 151 et 153, par exemple), à savoir celui de la séduction qu'exerce la beauté. Toute l'analyse – très raffinée – que mène Simone Weil dans cette direction a pour origine et centre l'*Hymne à Déméter*.

Le soleil et la lumière qu'il dispense constituent une énergie « descendante ». Simone Weil précise par ailleurs que « la grâce, c'est la loi du mouvement descendant » (Cahier 7 in OC VI.2, p. 431). Et cette énergie descendante se répand sur tous indifféremment, comme il est dit dans l'*Évangile de Mathieu* (5, 45) qu'elle se plaît à citer : « [...] il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et tomber la pluie sur les justes et les injustes. » Cette énergie dispensée par le soleil est une image de la grâce considérée sous l'aspect d'un don rayonnant de la générosité du donateur. Ce n'est point un hasard si la première section des *Intuitions pré-chrétiennes* porte en titre la mention suivante : *Descente de Dieu – Quête de l'homme par Dieu*. (OC IV.2, p. 150).

À cette énergie « descendante » correspond une énergie « ascendante » selon un schéma que Platon a longuement développées dans les allégories de l'Amour ailé<sup>21</sup> dans le *Phèdre* et de la Caverne dans la *République*. On notera que cette montée vers la lumière s'accompagne de douleurs qui peuvent aller jusqu'à l'extrême, ce que Simone Weil souligne abondamment dans ces mêmes notations de *Dieu dans Platon*<sup>22</sup>. Ce qui l'amène – de la façon la plus naturelle, oserait-on dire – à citer et commenter les vers 160-178 du chœur de l'*Agamemnon* d'Eschyle, particulièrement l'adage « par la souffrance la connaissance » (*tô pathei mathos*) (v. 173), et à mettre en exergue, par le biais d'une admirable traduction, l'expression de « grâce violente, grâce faite de violence » (*charis biaios*) (v. 177) (OC VI.3, p. 69).

<sup>19</sup> N'écrit-elle pas dans le Cahier 8 ceci : « Les Grecs ont été hantés par l'idée de la grâce. Le rapt de Coré. *Charis biaios* d'Eschyle (*par' akontas sôphronein*) – Caverne et *Phèdre* de Platon. La mort et le viol, deux images de l'action du Saint-Esprit sur l'âme. » (OC VI.3, p. 67) ?

<sup>20</sup> En revanche, avec le premier sens du mot *charis*, tel que nous l'avons analysé dans notre étude, le mode opératoire est un processus au sens scientifique du mot, en l'occurrence un processus *chimique* relatif à l'opération de transmutation qui agit via la photosynthèse. On serait tenté ici d'opérer un rapprochement avec la notion de « transsubstantiation », terme savant de la doctrine de la catholicité fixée par Thomas d'Aquin pour définir la transformation qui s'opère dans le sacrement de l'Eucharistie. Le terme de « substance » indique par son étymologie même le caractère caché de la réalité de cette substance élevée dans un ordre supérieur. C'était, selon nous, s'approcher au mieux de la réalité chimique qui s'opère dans le monde végétal.

<sup>21</sup> Ce que S. Weil confirme dans ce propos sur le *Phèdre* (246b) de *Dieu dans Platon* : « La propriété essentielle de l'aile est d'amener en haut ce qui est pesant. » (OC IV.2, p. 108).

<sup>22</sup> Ainsi pour l'allégorie de la Caverne : « Si on le tirait par violence loin de là, à travers les rudesses de la montée et de l'escarpement, sans le lâcher jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la lumière du soleil, ce serait pour lui un supplice [...] » (OC IV.2, p. 95). Sur la souffrance de l'âme lorsque ses ailes commencent à pousser, S. Weil traduit ainsi : « Elle bouillonne et est irritée, elle a des démangeaisons pendant que les ailes lui poussent. » (251c) (OC IV.2, p. 114).

1942E

Baptême

Eau et esprit.  $\pi\rho\epsilon\upsilon\mu\alpha$ , c'est l'énergie naturelle ou surnaturelle (en ce cas, le Saint Esprit). La sève végétale, synthèse de l'eau et de l'énergie ignée du soleil par la vertu chlorophyllienne, entre en nous et devient sang. (Timée.) Mais c'est la ~~synthèse~~  $\mu\alpha\rho\alpha\sigma\alpha$  (Parenté du vin et du sang). Les Hébreux pensaient que le sang est la vie. Nous devons d'une certaine manière - très difficile à apercevoir clairement - décomposer la vie en nous, mourir, redevenir eau. Ou plutôt nous devons comprendre de toute notre âme que la vie en nous est morte au regard du surnaturel. Savoir que sur le plan surnaturel nous sommes morts, nous n'avons pas en nous du sang, mais seulement de l'eau. Quand nous le savons de toute notre âme et que nous désirons la lumière du soleil de la pensée, alors l'analogie surnaturelle de la vertu chlorophyllienne apparaît en nous, et l'énergie surnaturelle qui descend du soleil spirituel, s'unit grâce à elle avec l'eau qui nous constitue pour former une vie nouvelle, un autre sang. C'est là le sens de la parole "qui conque n'est pas engendré à partir de l'eau et du  $\pi\rho\epsilon\upsilon\mu\alpha$ ". Et c'est là le sens du baptême.

On remarquera ici que Simone Weil utilise un autre schéma duel, non plus le schéma opposant la pesanteur et la grâce, mais une énergie « descendante » (laquelle n'est pas un effet de la pesanteur) à une énergie « ascendante ». Elle passe, si l'on peut dire, d'une « imagerie » à une autre ; elle évolue dans son usage du mode analogique avec la plus grande liberté. Mais cela ne va pas sans entraîner une certaine équivoque... Une vive attention est requise de la part de ses commentateurs...

\*  
\* \*

*Pneuma zôopoiei*. Cet adage constitue assurément la pierre angulaire de la quête de Simone Weil touchant le mystère de la Vie.

La « lumière du Soleil de la pensée », et toutes les images qui s'agrègent presque naturellement à cet énoncé principal, telles le feu, la foudre, culminant dans la notion de *pneuma* qui donne la vie et qui est la vie. Une même vertu, empruntée au monde végétal, celle de la vertu chlorophyllienne, livre la clé suprême qui unifie, sous une forme concrète et universellement expérimentée, toutes les manifestations de la grâce. Par la grâce de la vertu chlorophyllienne, l'être vivant est vivifié, nourri et peut s'élancer en altitude.

Puissance énergétique, fournisseuse d'énergie, la grâce est assimilable à l'haleine de vie que Yahvé insuffla dans les narines de l'homme dans la *Genèse* (2, 7) (*nephesh* et *ruah* en hébreu). Grâce, souffle, esprit, ce sont trois mots quasiment interchangeables ; et c'est ainsi que Simone Weil – qui pour une fois, *entend* le message de l'Ancien Testament – l'entendit<sup>23</sup>.

---

<sup>23</sup> *Nota bene* : Ces pages ont été revues par Michel Narcy, helléniste reconnu et grand spécialiste de Simone Weil. L'excellence de ses remarques nous a permis de corriger des erreurs dont quelques-unes n'étaient pas vénielles. Nous tenons à lui exprimer ici notre reconnaissance.